

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'alphabet des poètes

Michel Muir, *Innocent comme la foudre*, Ottawa, Le Vermillon, 1997, 88 p.

André Roy, *Vies*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 138 p.

Marc Vaillancourt, *Almageste*, Montréal, Triptyque, 1998, 96 p.

Sylvain Rivière, *Migrance*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1998, 92 p.

Jacques Paquin

Number 91, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37964ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (1998). Review of [L'alphabet des poètes / Michel Muir, *Innocent comme la foudre*, Ottawa, Le Vermillon, 1997, 88 p. / André Roy, *Vies*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 138 p. / Marc Vaillancourt, *Almageste*, Montréal, Triptyque, 1998, 96 p. / Sylvain Rivière, *Migrance*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1998, 92 p.] *Lettres québécoises*, (91), 41–42.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Michel Muir, *Innocent comme la foudre*, Ottawa, Le Vermillon, 1997, 88 p., 13 \$.
 André Roy, *Vies*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 138 p., 12,95 \$.
 Marc Vaillancourt, *Almageste*, Montréal, Triptyque, 1998, 96 p., 16 \$.
 Sylvain Rivière, *Migrance*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1998, 92 p., 13,95 \$.

L'alphabet des poètes

Dans quels livres les poètes puisent-ils leurs mots ?

POÉSIE
 Jacques Paquin

POUR MICHEL MUIR, les mots tombent du ciel comme la foudre, André Roy les cherche dans ses deuils et... ses propres livres, Marc Vaillancourt dans les dictionnaires de mots rares et Sylvain Rivière dans la langue de la mer.

Chanter plus haut que soi

Michel Muir poursuit une œuvre déjà considérable, qui prend son essor en 1979. Le titre du recueil, *Innocent comme la foudre*, déroute à première vue : comment peut-on allier l'innocence et la foudre sous un même parapluie ? D'abord, il ne s'en cache pas, ce poète croit en l'inspiration, laquelle, on le sait, est tenue pour suspecte de nos jours. Ensuite, chez Muir, il y a deux parts, comme chez les mystiques : l'une faite de passion et de violence, et l'autre tendue vers le sacré et le transcendant. Ce qui les relie ? Une langue poétique qui exprime un mélange de sensualité et de ferveur et qui fait songer, à plusieurs égards, à la fulgurance recherchée par Fernand Ouellette :

*toute verdure épanouie
 dans l'innocence des gestes
 loin des envoûtements
 est un embrasement* (p. 30)

Le dernier vers n'invite-t-il pas à lire « embrasement » ? Le recueil, composé de trois volets (« Offrande et démesure », « Le brasier est un sortilège » et « L'alchimie du destin »), confronte « l'épée et le violon » (p. 28), image qui résume assez bien la double voie de l'écriture de Michel Muir, celle du pamphlétaire et du poète. Je renonce à distinguer les parties du recueil les unes des autres, tant la forme et le ton restent égaux. Il vaut mieux sans doute les considérer comme trois longs poèmes, ce que suggère l'absence totale de titres autres que ceux que je viens d'indiquer.

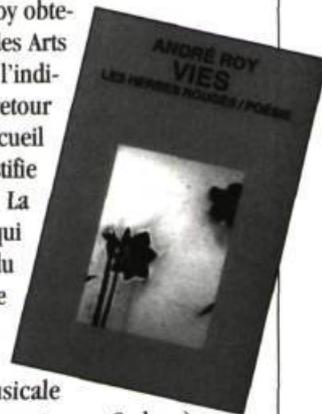
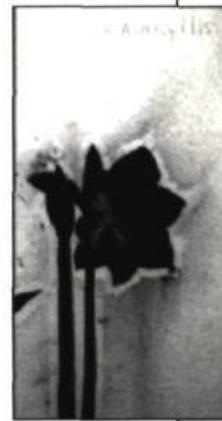
Cette poésie fervente n'a pas recours au « je », mais bien au « tu », elle se réserve donc des ouvertures, qui vont dans le sens du dialogue, surtout intérieur, à ce qu'il me semble. La morsure, la plaie, la brisure sont des vocables qui reviennent périodiquement sous la plume de Muir et qui attisent, plutôt qu'ils ne l'anéantissent, « le pouls même de l'être » (p. 68). La qualité indéniable de cette écriture, concentrée autour de ses écartèlements mêmes, entre blessure et plaisir, ne pose aucune difficulté immédiate de lecture, tout en demeurant exigeante. Il arrive que l'usage de la copule « être » alourdisse le discours — « ta lenteur est une vigne » ou, sur la même page, « l'étreinte [...] est ton marbre de gloire » (p. 32) —, mais cela reste mineur. Tout le monde peut ne pas partager l'idée d'une écriture qui place aussi haut le spirituel en poésie, mais Muir a le mérite d'indiquer d'autres avenues qui ne sont pas forcément au goût du jour.

Une grammaire de soi

Placer André Roy à la suite de Michel Muir peut avoir l'air d'une provocation, puisque Roy compte parmi les cibles visées par l'essai incendiaire du poète d'origine ontarienne (*Poètes ou imposteurs*, 1985). Ironie du sort, la même année, André Roy obtenait le Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada. Le succès de l'un venait confirmer l'indignation de l'autre. Avec *Vies*, André Roy fait un retour sur lui-même et sur son œuvre et, en cela, ce recueil est un livre-testament. Le pluriel du titre se justifie par les deux parties intitulées respectivement « La vie du mélancolique » et « La vie du poète », ce qui départage deux aspects de la « vie », à l'instar du biographique et du fictif. Chacune reproduit une même structure, soit deux textes suivis d'un poème subdivisé en trois sections et dont les intitulés marquent la succession, l'une musicale (« premier mouvement », « deuxième mouvement », « Coda »), l'autre purement chronologique (« premiers poèmes », « poèmes suivants », « derniers poèmes »). Fait étonnant de la part de l'un des ténors de la modernité au tournant des années 1970, le poète retrouve, là, les accents de la complainte Rutebeuf associés à ceux de la ballade de Villon — « la ballade du pauvre André et de la beauté » (p. 18) —, ici, le sentiment très mironien des limites du langage — « mes pauvres mots rêvaient » (p. 15). Même le fleuve — vocable qui a connu autrefois son heure de gloire pour être ensuite tout à fait dévalué sur le marché des poètes, mais qui a récemment refait surface, remotivé, dans les recueils de Pierre Nepveu (*Romans-fleuves*) et Paul Chanel Malenfant (*Fleuves*) —, André Roy l'a pour sa part soumis à la rêverie mélancolique où percent des réminiscences verlainiennes :

*La fatigue du fleuve,
 La conscience du fleuve,
 Et moi près de lui plus vif
 Que le noir de ton cœur
 Je voudrais ce que je veux
 De toi : passer par le corps possible,
 Par ces sentiments prêts à recevoir
 Les fameux ciels de septembre.* (p. 29)

Si l'anecdote était découragée dans le credo des Herbes rouges, au profit de l'écriture représentée, André Roy n'a aucune réserve en ce qui a trait à l'autoreprésentation de l'écrivain. Dans le regard mélancolique qu'il porte sur le monde et qu'il adresse « aux jeunes vivants » (p. 43), le poète fait le constat suivant : « Les jeunes morts nourrissent depuis



André Roy

peu la matière de mes livres. » (p. 51) Se qualifiant lui-même de « vieux sage », le locuteur du poème, qui fait constamment référence à ses vingt années d'écriture, interpelle la postérité : « Faites de moi le portrait du grand attracteur, / du dernier mélancolique découvert baignant dans ses livres. » (p. 47) Se proclamant « le professionnel de la sexualité », selon l'un des intitulés de poèmes, Roy revient à des thèmes familiers comme le sexe, dont il fait la métaphore de son écriture et de sa pensée. L'écriture du deuil, de la mélancolie, crée des effets de lyrisme, les effets de lyrisme propres à un esprit décadent de fin de siècle. Portée par un phrasé souple, sans heurts, cette poésie délivre une pensée du plaisir mélancolique, celle qui fait « le tout-poète, savant en dedans / Et fragile au dehors » (p. 133). *Vies* suscite l'intérêt par le bilan d'un cheminement de l'une des voix majeures du courant formaliste issu des années 1970.

À vos dictionnaires !

Le quatrième recueil de Marc Vaillancourt, *Almageste*, s'ouvre non pas directement sur le poème, mais sur une définition de l'intitulé, dont j'extrais ce passage : « Collection d'observations astronomiques faites par d'anciens astronomes ». Vaillancourt fait suivre la définition d'une inscription en grec, sans traduction, ce qui ne m'apprend rien, sinon que je serai toujours un analphabète invétéré en langues anciennes. Je tourne la page, et, misère ! je tombe sur une dédicace qui s'adresse sans aucun doute à un lecteur plus instruit que moi en latine langue, puisque, encore une fois, le texte m'est livré en langue étrangère. Je m'incline bien bas devant tant d'érudition, d'autant plus que les deux textes sont du cru de l'auteur. Ma foi, j'ose à peine tourner la page suivante, de crainte de faire le cancre *ad vitam aeternam* dans l'antichambre du savoir de cette poésie (excusez la vulgarité de mon latin !). Mais allons, courage, un pas de plus, qu'ai-je à y perdre ? (Sûrement pas mon latin !)

Le premier poème s'intitule « Proème ». Ah ! je m'y entends mieux, il y a du français là-dedans, mais le mot est technique (il faut avoir lu Francis Ponge et ses poèmes en prose, d'où la création de ce mot). Le texte se présente comme un « Avis à la population » (p. 11), où il semble être question de « recettes poétiques », mais je ne suis pas sûr si l'auteur est pour ou contre. Quant à moi, je reste sur ma faim. Tout le recueil est de la même farine, et quelle farine ! Ce monsieur a l'air de bien s'amuser, il batifole à qui mieux mieux dans une langue qui choisit les mots les plus rares et ose même chicaner la vénérable Académie sur l'orthographe d'« isocèle », au lieu d'« isoscèle ». Mon compte rendu manque de matière, j'en conviens tout à fait, il piétine — à pieds joints ! dira le poète — sur un texte qui m'échappe totalement. Mais l'hermétisme forcené dans lequel se retranche Marc Vaillancourt ne m'autorise guère à pousser plus loin ma curiosité naturelle.

J'ai été tenté de demander l'aide d'un collègue latiniste, mais j'ai renoncé à mon projet. Allons donc ! ce fort en thème ne daigne pas m'offrir sa traduction de la version qu'il me place sous les yeux ; je ne vois pas pourquoi je m'amuserais de mon côté à apprendre toutes les déclinaisons latines. J'ai peu d'inclination pour ce genre d'activité, je suis lecteur, et la pratique mondaine du compte rendu me dispense assez d'avoir à afficher mes prétentions aux langues mortes. Le recueil précédent, dont j'avais parlé avec un certain enthousiasme dans le cadre de cette chronique (n° 86, été 1997) recelait nombre d'expressions

tirées sans doute d'une littérature que fréquente l'auteur ; j'ai relevé le fait, mais bon, le discours restait accessible, jubilatoire à souhait. Or, dans *Almageste*, Vaillancourt pratique l'art du snobisme langagier. Sans doute l'auteur voulait-il rendre hommage à un état de langue qui fut, et dont il admire les possibilités sonores, qu'il exploite, il est vrai, avec beaucoup de brio, mais c'est au mépris de l'entendement du lecteur.

Les catalogues de la mémoire

La maison d'édition de Victor-Lévy Beaulieu a fait paraître jusqu'à maintenant cinq poètes : Raoul Duguay, né à Val-d'Or, Renaud Longchamps, à Saint-Ephrem-de-Beauce, Claudie Gignac (qui m'est pour le moment inconnue) et Sylvain Rivière, né en « Gaspésie patiente ». Je ne serais pas surpris, mais peut-être l'a-t-on dit ailleurs, que Beaulieu cherche à se créer un territoire poétique en dehors de la métropole qui s'affirme, sans complexe, comme « régional ». Le nom de la maison est significatif de ce choix qui semble délibéré. Vous vous souvenez sans doute du petit carton sur lequel Beaulieu avait inscrit : « Et les régions, bordel ? »

Sylvain Rivière est parmi ceux dont l'identification au « pays » est la plus affichée. Dès l'ouverture du recueil, le poète se dit « [n]é d'un ruisseau / Dérivant vers la mer / Sur le chemin des migrations » (p. 9.). Les poèmes, sans titre, qui dépassent souvent une page, trouvent leur amorce dans la dédicace adressée au père (« À mon père reparti... »). Comme l'indique l'intitulé, il s'agit d'une « migration », thème dans lequel se télescopent le voyage sans retour du père, l'errance des marins, la venue au pays et l'identité toujours à reconquérir :

*Renaître au pays natal
En des labours premiers
Avoïnés d'attente
[...]
Posés au milieu de nulle part
Ainsi en autant d'ailleurs
N'être jamais chez soi
En autant d'identités
Impropres à la culture* (p. 70-71)

Les poèmes ont de quoi séduire les lecteurs amateurs de mots extraits du terroir ; mais qu'est-ce qui nous empêche de croire que le poète y va aussi de ses propres inventions ? Au fond, mis à part les présupposés esthétiques, Rivière n'est peut-être pas si loin de Marc Vaillancourt ; pour eux, les mots rares

ou spécialisés servent à délier l'imagination : « L'exilance / Les baïlles flottantes / La laitance de l'eau / D'entre étal et montant / Le halin entêté / La tenue de l'échempeau. » (p. 39)

Ce recueil me réconcilie presque avec la poésie de ce poète prolifique (17 titres de poésie en 17 ans, 55 publications au total !). Ce qui m'empêche d'apprécier ce recueil dans sa totalité, c'est que tous les poèmes, sans exception, sont construits à partir de séries de vers juxtaposés qui composent une liste interminable des facettes de la *Migrance*. Sylvain Rivière a une langue, et des plus pittoresques, mais son recueil souffre d'une absence de grammaire ; le pouvoir d'action des verbes est désamorcé par les infinitifs et les participes présents, ce qui réduit considérablement le charme de cette écriture, cantonnée dans les groupes nominaux. L'imagination, forcément, s'y sent à l'étroit.

